



Disponible en ligne sur  
**ScienceDirect**  
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France  
**EM|consulte**  
www.em-consulte.com



Article original

## Les sciences humaines et sociales : un modèle indispensable pour la recherche psychanalytique

*The human and social sciences: An essential model for psychoanalysis*

L. Poenaru

Centre médical de Peillonex, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

### INFO ARTICLE

Historique de l'article :  
Disponible sur Internet le xxx

Mots clés :  
Psychanalyse  
Épistémologie  
Méthodologie  
Sciences humaines et sociales  
Recherche qualitative

### RÉSUMÉ

**Contexte.** – La psychanalyse au sens large demeure une science systématiquement contestée pour ses failles épistémologiques et méthodologiques. Pour faire face aux attaques, de nombreux théoriciens défendent l'idée d'une extraterritorialité possédant sa propre épistémologie qui échappe aux critères généraux d'une épistémologie scientifique. En plus de son exclusion répétée des milieux académiques, cette position défensive a entraîné des ruptures dans le dialogue avec la branche scientifique à laquelle elle appartient indéniablement : les sciences humaines et sociales (SHS).

**Objectifs.** – Ce travail souhaite présenter une série de connaissances visant à démontrer les similarités épistémologiques et méthodologiques entre psychanalyse et SHS, et à discuter des convergences et divergences entre les deux champs d'étude.

**Méthode.** – L'auteur propose une somme de connaissances épistémologiques et méthodologiques allant des sciences au sens large vers les SHS et la recherche qualitative, pour examiner ensuite le cas particulier de l'approche psychanalytique et les relations qu'elle entretient avec les sciences et les SHS. Ce cadre théorique et philosophique étant posé, il permet d'examiner l'extraterritorialité et la transterritorialité de la psychanalyse.

**Résultats.** – Avec l'avènement du postpositivisme, il semble que les sciences, et plus particulièrement les SHS, ont largement dépassé les critères d'une science objective, empirique et prédictive, pour construire ses fondements théoriques à partir du postulat que les dynamiques humaines ne sont pas prédictibles et requièrent l'accès à des significations et à des éléments historiques uniques qui déterminent les phénomènes observés. Il apparaît que l'approche psychanalytique partage avec l'analyse qualitative en SHS un large ensemble de similarités méthodologiques et épistémologiques : l'étude de cas, une position intentionnaliste et relativiste insistant sur la compréhension des raisons des acteurs et la non-détermination par des lois, l'explication par l'histoire individuelle et collective, le questionnement des rapports général-particulier, le refus des théories à prétention universelle, le recours à l'interprétation, etc. Toutefois, une série de failles contribuent à un certain isolationnisme scientifique de la psychanalyse : la confusion clinique-recherche, l'absence de triangulations théoriques (recours à des théories explicatives alternatives) et d'une perspective holiste, la présentation formelle des résultats de recherches qualitatives, la non-interrogation de la validité des résultats.

**Conclusion.** – Les SHS semblent représenter un modèle pour une meilleure intégration scientifique de la psychanalyse. L'auteur défend l'idée que rien, dans la méthodologie des SHS, ne dénature la recherche qualitative en psychanalyse. Cette intégration est d'autant plus nécessaire que le sujet du monde digital est exposé à des manipulations et à des modifications comportementales et émotionnelles sans précédent, exigeant de la part de la psychanalyse un décloisonnement et un décryptage des nouveaux paradigmes de fonctionnement via une approche transdisciplinaire et holiste.

© 2020 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2020.01.009>

2542-3606/© 2020 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Pour citer cet article : Poenaru, L. Les sciences humaines et sociales : un modèle indispensable pour la recherche psychanalytique.

A B S T R A C T

**Keywords:**  
Psychoanalysis  
Epistemology  
Methodology  
Human and social sciences  
Qualitative research

**Context.** – Psychoanalysis, as a science, remains systematically contested for its epistemological and methodological flaws. To confront opposing views, many psychoanalytic theorists defend the idea of psychoanalysis's extraterritoriality, invoking its distinct epistemology that escapes the general criteria of scientific epistemology. While their discipline has been constantly excluded from academic circles, psychoanalysts' defensive position has led to disruptions in dialogue with the scientific field to which the discipline undeniably belongs: the human and social sciences (HSS).

**Objective.** – This work intends to present a series of facts aimed at demonstrating the epistemological and methodological similarities between psychoanalysis and HSS, and to discuss the convergences and divergences between the two areas of study.

**Method.** – The author proposes a body of epistemological and methodological theories borrowed from the sciences, broadly speaking, to HSS and qualitative research. The particular case of the psychoanalytical approach and its relationship with science and HSS is examined. This theoretical and philosophical framework that is being established makes it possible to examine the extraterritoriality and the trans-territoriality of psychoanalysis.

**Results.** – With the emergence of postpositivism, it seems that the sciences, and more particularly the HSS, have far surpassed the criteria of an objective, empirical, and predictive science; they have thus constructed their theoretical foundations on the assumption that human dynamics are unpredictable and require access to unique meanings and historical elements that determine the observed phenomena. It appears that the psychoanalytical approach shares with qualitative analysis in HSS a wide set of methodological and epistemological similarities: (1) the case study; (2) an intentionalist and relativist position that insists on the understanding of the reasons of the actors and on non-determination by laws; (3) an explanation on the basis of individual and collective history; (4) questioning general-particular relationships; (5) a rejection of theories with pretensions to universality; (6) recourse to interpretation, and so forth. However, there are a series of flaws that contribute to a certain scientific isolationism in psychoanalysis including: clinical-research confusion; the absence of theoretical triangulations (use of alternative explanatory theories) and a holistic perspective; the formal presentation of qualitative research results; and the non-questioning of the validity of results.

**Conclusion.** – The HSS seem to represent a model for a better scientific integration of psychoanalysis. The author argues that nothing in the HSS methodology distorts qualitative research in psychoanalysis. This integration is all the more necessary as the subject of the digital world is exposed to unprecedented manipulations and behavioral and emotional changes, requiring the decompartmentalization of psychoanalysis in order to decipher the new operating paradigms through a transdisciplinary and holistic approach.

© 2020 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Nous croyons qu'en analyse qualitative, le chercheur doit faire ses gammes épistémologiques s'il souhaite devenir un bon analyste.  
Paillé, Mucchielli (2016), p. 14.

**Introduction**

Les rapports que la psychanalyse entretient avec les sciences humaines et sociales (SHS) demeurent particulièrement ambigus en dépit du partage, a priori, d'un large ensemble de principes épistémologiques et méthodologiques. Parmi ces principes communs notons : l'étude de cas fondée sur des entretiens approfondis (*in-depth interviewing*) ; le dépassement des critères conservatifs et positivistes proposant qu'une recherche est acceptable à condition qu'elle soit randomisée, contrôlée expérimentalement, etc. ; l'importance donnée au croisement de diverses approches (phénoménologique, herméneutique, narrative, descriptive, exploratoire, anthropologique, sociologique, neuroscientifiques, etc.) ; la focalisation sur la singularité du sujet, l'intersubjectivité, les processus émergents ainsi que sur l'interprétation comme sources de connaissances scientifiques particulières et inaccessibles par les approches prédictives et préfigurées dictées par les *gold standards* des sciences ; l'accent mis sur la richesse, l'intensité et la profondeur du processus étudié ; etc.

Sur le terrain clinique, dans la littérature ou au sein de débats, la psychanalyse est tantôt défendue comme science autorisant des

intersections disciplinaires (Assoun, 1993 ; Forest, 2010 ; Perron, 2010 ; Pragier & Faure-Pragier, 2007 ; Visentini, 2015), tantôt lieu d'anarchie (Lacan, 1967), tantôt présentée comme pratique exigeant une position « sans désir et sans mémoire » proche des revendications assimilées au courant « ignorance théorique » (Lejeune, 2014) qui dénonce la violence symbolique des théories scientifiques, tantôt domaine de recherche se réclamant de sa propre épistémologie en rupture avec tous les canons de la philosophie des sciences. Nous rencontrons fréquemment des cliniciens refusant, lorsqu'il s'agit de recherches psychanalytiques – centrées principalement sur des études de cas – de donner une forme scientifique rigoureuse à leur présentation, craignant pour le fond de leur travail constitué pour l'essentiel d'associations libres du patient, de données transféro-contre-transférentielles, etc. qui ne sauraient être prescrites par aucune théorie ou formalisation ou opérationnalisation de variables. Au contraire, leur élaboration exige, paradoxalement, une suspension théorique permettant l'émergence de données inconscientes. La frontière épistémique peut être plus ou moins imperméable selon qu'il s'agit d'une étude menée en cabinet privé selon une appartenance théorique particulière ou d'une étude universitaire plus exposée aux variations des dispositifs et aux enjeux pluridisciplinaires.

Les *gold standards* en psychanalyse (cure-type à 3 ou 4 séances hebdomadaires, neutralité, attention maximale à la singularité, épistémologie propre, etc.) et les *gold standards* en sciences expérimentales (objectivité, généralisation, reproductibilité, contrôle des variables) ont clairement mené, pendant des années, à une guerre froide qui a occulté du débat l'indéniable filiation de la

psychanalyse avec l'approche qualitative en sciences humaines et sociales. Le tabou des sciences qui en a résulté dans la communauté psychanalytique a fait perdre de vue un ensemble de théories (critiques, féministes, postmodernes) qui ont radicalement modifié l'épistémologie des sciences et qui ne font que confirmer cette filiation sans rien dénaturer à l'essence de la psychanalyse.

Le principal constat, qui représente le point de départ de cette réflexion, est donc que nous nous trouvons sur un terrain flou faisant que de nombreux angles méthodologiques et épistémologiques proposés par les recherches psychanalytiques sont non seulement peu reconnus par la communauté scientifique, mais sont en outre à l'origine de conflits interdisciplinaires conduisant à l'exclusion de la psychanalyse des milieux universitaires et plus récemment à une guerre médiatique.

Ce travail propose une brève revue d'une série de principes méthodologiques et épistémologiques issue des sciences et plus particulièrement des SHS, ainsi qu'une discussion des convergences et des divergences attachées à leur usage dans la recherche qualitative psychanalytique. Plusieurs questions animent ce qui suit : les principes méthodologiques proposés par les SHS sont-ils compatibles avec la recherche psychanalytique ? En quoi la forme scientifique dénature-t-elle le fond épistémologique de la psychanalyse ? Y a-t-il une confusion entre recherche et clinique psychanalytique ? Quelle place donner, dans la recherche, aux théories alternatives ? Faut-il maintenir la psychanalyse aux limites des sciences afin de lui garantir une spécificité et une épistémologie propres ?

Nous examinons, dans ce qui suit, des ébauches de réponse à ces questions, en nous intéressant tout d'abord au cadre épistémologique des sciences au sens large et à la manière dont les SHS et la psychanalyse s'inscrivent dans ce cadre, pour considérer ultérieurement la méthodologie de recherche en SHS et en psychanalyse ainsi que les points communs et les malentendus épistémologiques qui peuvent être dégagés. L'étude de cas en psychanalyse et sa présentation écrite nous servira d'exemple pour illustrer certains malentendus. Menée sous l'angle d'une démocratie scientifique, cette réflexion croise plusieurs niveaux : l'épistémologie et la méthodologie d'un côté, le corpus général des sciences et le cas particulier des SHS de l'autre côté.

L'ambition de ce travail est triple :

- militer pour une meilleure intégration de la psychanalyse au sein des SHS, et des SHS au sein de la psychanalyse, en soulignant les multiples points de convergence ;
- contribuer au processus de compréhension de certains problèmes posés par une épistémologie de la psychanalyse en tant que région d'une épistémologie générale et en tant que branche des SHS ;
- offrir une série d'éléments théoriques pour un cadre de pensée assurant une meilleure insertion universitaire, scientifique et politique de la psychanalyse.

Les SHS nous offrent, comme nous le verrons, le modèle d'une alternative épistémologique autorisant d'opter en faveur d'une hybridation et d'une intégration de la pluralité sous les auspices d'une philosophie des sciences postmoderne et postcolonialiste qui ne fait qu'actualiser, décloisonner et enrichir une discipline à haut potentiel dogmatique et isolationniste. Ainsi, une des thèses que défend ce travail est celle d'une transterritorialité de la psychanalyse dont la triangulation théorique ne nuit en rien à sa spécificité. Tout en restant en toile de fond, la question de la scientificité de la psychanalyse, rapidement abordée dans la discussion, n'est pas au centre de cet article ; l'accent sera mis sur une large série de points communs que la psychanalyse partage avec la recherche qualitative en SHS, tout en pointant les faiblesses de son cadre épistémologique qui se veut extraterritorial.

## Considérations épistémologiques

Afin de contribuer à la dissipation des confusions, je souhaiterais aborder les problématiques étudiées en partant de leur socle épistémologique ou philosophique, malheureusement encore trop souvent manquant dans les formations universitaires et source de conflits interdisciplinaires. Ce socle a l'intention de fournir un ensemble de repères importants et sans lesquels il n'est pas possible d'aboutir à une compréhension critique et constructive des spécificités scientifiques de la psychanalyse.

### Sciences

Le savoir scientifique dans son acception la plus standard, la plus générale et sans prendre en considération le pluralisme qui le caractérise ni les controverses dont fait l'objet la définition des sciences et ses pratiques contemporaines, fait référence à :

- un ensemble de connaissances d'une valeur universelle concernant la nature du monde ;
- un ensemble de connaissances obtenu selon des méthodes déterminées dont les canons sont l'expérimentation, la rigueur, la vérifiabilité, la reproductibilité, l'objectivité, l'observation, l'explication, la prédiction, etc.

La science (du latin *scientia*, « connaissance »), se présente alors comme un corpus de connaissances empiriques, théoriques et pratiques censé décrire le monde naturel (d'où l'appellation de « sciences naturelles »), tout en offrant des solutions pratiques et reproductibles pour la résolution des problèmes et besoins que rencontre une société. Il est fondamentalement question d'opérer une distinction (plus ou moins nette) entre connaissances et opinions ou croyances, à partir des termes justificatifs de cette catégorisation.

Bien que le terme « méthode » engage l'idée implicite de son unicité, il existe une diversité d'approches nécessairement adaptée à la multiplicité des regards, des objets de recherche et des disciplines scientifiques. Cette diversité ne tient pas pour autant de l'anarchisme épistémologique dans le sens de [Feyerabend \(1975\)](#), mais d'une difficulté à constituer une unité philosophique et épistémologique qui couvre l'immensité des pratiques ; cela ne suppose pas une remise en question radicale de l'existence de repères essentiels dans la pratique scientifique, repères autorisant l'établissement d'une épistémologie générale ayant fonction de frontière entre ce qui est et ce qui n'est pas scientifique.

Dans l'usage moderne du mot « science », l'on se réfère avant tout au processus de construction du savoir plutôt qu'à la connaissance elle-même. Pour [Soler \(2009\)](#), les sciences déterminent leurs objets de recherche en spécifiant le type de regard porté sur une réalité naturellement étudiée de plusieurs angles de vue ; *il est actuellement admis que chaque discipline propose sa grille de lecture, sa focalisation sur certains aspects du réel tout en en négligeant d'autres.*

Au-delà des définitions normatives des sciences, de ce qu'elles doivent être pour avoir le droit d'appartenir à cette catégorie, Soler propose deux démarches possibles lorsque l'on cherche à préciser l'opposition science/non science : la première est descriptive et procède *a posteriori* (descriptions des pratiques, de leurs produits et des points communs permettant d'élaborer une définition de la science) ; la seconde est normative et procède *a priori* (spécifie ce que devrait idéalement être une science et compare les approches à cet idéal afin de décider si l'on a ou non affaire à une science). Cette remarque préliminaire complexifie à elle seule l'approche scientifique et brouille passablement les stéréotypes véhiculés par une simple définition potentiellement créatrice d'une hiérarchie des sciences classées selon leur pouvoir empirique et prédictif.

En termes de classification, selon les objets, les méthodes ou les types de problèmes abordés, l'on distingue généralement, rappelle Soler, les *sciences formelles* (mathématique, logique) et les *sciences empiriques* (physique, biologie, psychologie, sociologie, économie, histoires, etc.) ; l'axe majeur qui sous-tend l'opposition formel/empirique tient au lien qu'une démarche entretient avec l'expérience sensible. L'objet visé est ainsi purement conceptuel dans les premières, matériel et perceptible dans les secondes, différence qui se répercute au niveau des méthodes : hypothético-déductive versus expérimentale (observation concrète, expérimentation active et systématique).

À l'intérieur des sciences empiriques, Soler évoque une nouvelle frontière entre les *sciences de la nature* (physique, chimie, sciences de la vie) et les *sciences de l'homme et de la société* (psychologie, sociologie, ethnologie, anthropologie, économie, linguistique, histoire, droit, etc.). Les sciences de la nature sont alors supposées traiter du fonctionnement interne de la nature animée ou inanimée, en isolant des choses, des phénomènes et des lois de la nature *considérés comme indépendants du sujet humain*. Tandis que les sciences de l'homme et de la société se préoccupent des significations et des intentions des faits humains et sociaux *mobilisant des symboles et des valeurs*. Soler est d'avis que « les approches sont, dans les sciences humaines, si diversifiées, qu'il n'y a rien de déterminé à opposer en bloc à la méthode expérimentale supposée prévaloir dans les sciences de la nature » (p. 29).

### Épistémologie

Nous devons nous rendre à l'évidence : l'épistémologie (étude critique des sciences et de la connaissance scientifique) demeure encore de nos jours une discipline dont les objets de recherche restent obscurs et peu connus. Kuhn (1962) constatait lui-même qu'une des particularités des sciences est de ne pas laisser de place aux discours critiques. Comme si avancer dans les sciences réclamait le renoncement à l'esprit critique, voire supposait l'instauration d'une défense – dans le sens psychanalytique – concernant les véritables motions (pulsionnelles, collectives) qui organisent la marche des sciences. Comme si connaître était possible grâce à l'ignorance... La philosophie des sciences et l'épistémologie ne sont généralement pas proposées comme enseignements dans le cadre des spécialisations universitaires, ce qui permettrait aux étudiants et aux futurs professionnels de faire un pas de côté et interroger les conditions de construction de la connaissance, leurs implications sociétales, psychologiques, historiques, économiques, militaires, géopolitiques, etc.

Soler (2009) note : « Les usages concrets du terme "épistémologie" sont en effet multiples et évolutifs. Car différentes manières de concevoir et de pratiquer l'épistémologie coexistent, souvent hétérogènes et parfois antagonistes. Aussi, est-il impossible de donner une définition de l'épistémologie qui permette de saisir immédiatement ce dont il est question et de décider sans ambiguïté, en présence d'un discours donné, s'il appartient ou non à l'épistémologie » (p. 15–16). Voilà qui n'est pas pour nous faciliter la tâche !

Pour Hervé Barreau (2013), l'usage du mot « épistémologie », étude de la science ou plutôt des sciences, vient remplacer au cours du XX<sup>e</sup> siècle celui de « philosophie des sciences ». Pour les auteurs anglo-saxons, souligne Barreau, le terme désignerait la théorie moderne et philosophique de la connaissance, qu'ils distinguent de la philosophie des sciences. En France, les philosophes s'intéressent prioritairement à l'*épistémè* (science, connaissance, savoir) et plus précisément au *corps de principes* (au sens de Foucault, 1966) ou paradigmes (au sens de Kuhn, 1962), en négligeant son évolution et l'inséparabilité histoire-philosophie des sciences. Barreau privilégie, dans son approche de l'épistémologie, l'histoire des sciences, « mobilisée au service de l'épistémologie, elle-même

entendue comme une perspective historique » (p. 25). Dans la vision de Soler (2009), les anglophones emploient le terme *epistemology* comme synonyme de « théorie de la connaissance » ; cette dernière est conçue par les francophones comme une discipline s'intéressant à la connaissance en général, *scientifique et non scientifique*.

### Postpositivisme

En termes d'évolution des paradigmes, l'avènement du post-positivisme comme position épistémologique alternative attire une attention particulière car il représente un apogée durable et critique dans la philosophie et dans la marche des sciences. Il n'est que l'effet condensé d'une longue série de progrès des sciences préoccupées par la maîtrise empirique du monde physique et par la lutte constante contre la métaphysique. Cette maîtrise érige une barrière quasi-indépassable entre les deux mondes et impose par conséquent la physique comme idéal scientifique par excellence (au service de l'industrie et de l'économie, dirait Paul Feyerabend, 1975, 2014) et ce malgré des révoltes et des polémiques successives ayant apporté de multiples positionnements philosophiques qui ont profondément marqué l'histoire des sciences. L'idéal physique devient également et paradoxalement un élément sur lequel se fondent les visions caricaturales des sciences accusées de tout temps de réductionnisme ; en cela il est un point de fixation et d'ancrage toujours critiquable, toujours indépassable et largement dépassé.

Dans le contexte de l'industrialisation massive au XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée de mécanisme est un des préludes majeurs à l'instauration du positivisme ; elle postule que le vivant obéit aux lois mécaniques et se réduit à des composés de masse, figure et mouvement, ainsi qu'à des liens de cause à effet. Le mécanisme, comme le positivisme, n'a pas été pour autant entièrement rejeté ; Wolf (2013), par exemple, est d'avis que l'organisme joue sur un mélange savant de mécanisme, vitalisme et instrumentalisme.

La Seconde Guerre mondiale et les ravages que fait la puissante technoscience naissante modifient à leur tour la vision que l'on a des sciences (et ouvre, paradoxalement, vers une extension sans limites de l'empire industrialo-militaro-scientifique). Mais pour ce qui est de l'approche philosophique, Rheinberger note : « Ce qui émerge après 1945 fut l'étude historique du cours même des sciences, et cette dernière prit avant tout la forme d'une réflexion nouvelle sur les méthodes qu'elle devait employer » (Rheinberger, 2014, p. 67). Pour cet épistémologue, le tournant pris par cette époque politiquement troublée, marquée par la Guerre mondiale et la guerre froide, ainsi que par l'avènement de nouvelles destructions de masse permises par la connaissance de l'atome, n'a pas été sans affecter le cours pris par les sciences, notamment en ce qui concerne ses préférences et ses procédures.

Fondé sur les thèses de Pierre Duhem (1906), le holisme – doctrine absente dans l'épistémologie psychanalytique – gagne en consistance avec les apports de Quine (1951), Sellars (1956/1992) et Hanson (1958) et mène au *mythe du donné*<sup>1</sup>, au *holisme sémantique*<sup>2</sup> et au *holisme de la justification*. Kuhn (1962) également se base sur une série de holismes pour développer sa théorie du développement historique des sciences et soutenir l'idée d'une *structure des révolutions scientifiques*.

Le holisme fragilise (du moins philosophiquement) la méthode expérimentale érigée en pilier de la science. En analysant les

<sup>1</sup> Selon Sellars, le *mythe du donné*, notion centrale de la phénoménologie, démontre que nous tirons de l'expérience perceptive des connaissances qui sont indépendantes de (et, en un certain sens, antérieures à) l'ensemble des outils conceptuels qui rendent possible notre perception des objets.

<sup>2</sup> Le sens d'un élément du discours appartient au discours lui-même et ne peut pas être considéré isolément.

champs de force au sein de la physique, Duhem aboutit à la thèse du *holisme épistémologique* : il ne peut y avoir aucune réfutation ponctuelle d'une hypothèse en physique, puisque le verdict d'une expérience s'exerce sur un large ensemble d'hypothèses interconnectées entre elles. Rien n'est donc isolé, comme le prévoit les méthodes expérimentales qui tentent d'isoler des variables afin d'en étudier des effets. Si le verdict d'une expérience est négatif, si la prédiction n'est pas réalisée, la logique autorise seulement à conclure que « l'une au moins des hypothèses qui constituent cet ensemble est inacceptable et doit être modifiée, mais elle ne (...) désigne pas celle qui doit être changée » (Duhem, 1906, p. 284) puisque l'ensemble est fortement interconnecté. C'est donc toujours le tout de l'édifice théorique qui est réfuté par l'expérience, d'où le caractère holistique de cette thèse. La perspective est ici systémique, postulant que chaque partie est reliée à un tout avec lequel elle entretient des échanges dynamiques.

Un demi-siècle plus tard, le holisme de Quine (1951) étend le point de vue de Duhem à tout l'édifice des connaissances, ce qui a généré une synthèse connue sous le nom de « thèse de Duhem-Quine ». Pour Quine, toute la connaissance humaine est un immense ensemble dont les éléments entretiennent entre eux des liens logiques. Par conséquent rien n'indique en quels points d'un tout les modifications doivent-elles être opérées. Les énoncés sont donc jugés par le tribunal de l'expérience sensible, seulement collectivement.

La liste des philosophes des sciences et épistémologues qui ont permis l'implantation du postpositivisme dans les sciences du XX<sup>e</sup> siècle et très longue ; notons-en quelques-uns : Gaston Bachelard (1934) propose l'intersection rationalisme-réalisme ; Edmund Husserl (1935), fondateur du courant phénoménologique, voit dans la crise des sciences européennes des années 1930 un symptôme de l'oubli ou de la mésinterprétation du sol ou de l'origine de la pensée scientifique moderne ; il conçoit le positivisme comme un concept résiduel qui ne rendrait justice ni aux sciences ni à leur constitution ; Thomas Kuhn (1962) considère que la science « normale » cherche à régulariser les anomalies en construisant des hypothèses ad hoc afin d'empêcher de la voir falsifiée et de devoir remettre en question des programmes de recherche ; Georges Canguilhem (1965) est le défenseur de la thèse incontournable selon laquelle le vivant ne saurait être déduit des lois physicochimiques ; le vivant est par conséquent irréductible à l'analyse et à la décomposition logico-mathématiques ; Bruno Latour et Steve Woolgar (1979) s'introduisent dans les laboratoires de recherche pour analyser la construction sociale d'un processus de recherche scientifique irréductible à ses découvertes.

Précurseur du féminisme qui dénonce le pouvoir impérialiste masculin, Paul Feyerabend discute la *Tyrannie de la science* (2014), liée à un montage construit par des propagandistes, des réductionnistes et des éducateurs. Il est l'un de ceux qui considèrent que le changement, l'innovation et le progrès sont de nos jours des manies intellectuelles amèrement nécessaires pour garder la machine de production capitaliste en marche sous couvert de rationalisme. Dudley Shapere (1982), propose quant à lui une troisième voie qui résiste à la polarisation philosophique entre rationalité/progrès et relativisme/constructivisme et qui inclut conjointement la contestation et le consensus, le général et le particulier.

Le postpositivisme représente une pluralité d'approches scientifiques et correspond à l'implantation, dans la philosophie des sciences des trois dernières décennies, des courants post-moderne, postcolonial, féministe, queer, etc. comme perspectives d'un large domaine de recherche connu sous le nom de *science studies* dénonçant et analysant le rôle de la domination globale (du mâle blanc de classe moyenne) dans tous les domaines politiques,

du savoir, de la culture et de la productivité. Sandra Harding, avec son ouvrage *Objectivity & Diversity* (Harding, 2015), faisant écho à l'ouvrage de Lorraine Daston et Peter Galison (*Objectivity*, 2007)<sup>3</sup>, questionne les paradigmes dominants de l'objectivité scientifique et propose la diversité des modèles comme condition pour une démocratie assurant l'inclusion de toutes les connaissances ainsi qu'une analyse sociale... objective. Ainsi, l'objectivité, du point de vue de Harding, soulève des questions fondamentales du type : quelle connaissance a de l'importance ? L'agenda de qui décide ce qui a de l'importance ? La vie de qui a de l'importance ? Harding appelle à la construction d'une science équitable et responsable. Figure également incontournable de la philosophie contemporaine, Donna Haraway, biologiste avec une longue expérience dans les laboratoires du vivant, féministe et héritière de la tradition marxiste, bouscule depuis les années 1980 (avec son ouvrage *Manifeste Cyborg*<sup>4</sup>, 1985) les frontières qui séparent homme et animal, nature et culture, homme et femme, organique et technique, biologique et social, civilisé et primitif, vrai et faux. Elle met l'accent, comme Marshall et Rossman (2016) et Harding, sur un savoir scientifique nécessairement « situé » et générant une position scientifique particulière, et s'en prend avec provocation aux discours coloniaux, racistes et « scientifiques » qui tissent, selon ses observations, les laboratoires et les musées d'histoire naturelle ; elle critique également les discours *phallogocentrés* autour d'une origine de l'Homme mâle, unique, total, à l'origine d'une vision dualiste et dangereuse du monde.

Ce qui précède nous donne un bref aperçu du contexte épistémologique et philosophique contemporain ayant bâti le cadre pour un véritable déploiement des SHS dans leur diversité et leur pluralité. Dans ce paysage pluriel, la technoscience demeure (et demeurera toujours) faute d'une révolution épistémologique et sociale (?) la triomphante absolue d'une offensive menée sur plus d'un siècle de propagande libérale. Mais nous pouvons aussi affirmer que les SHS, en apportant les preuves de l'impossibilité de justifier les dynamiques humaines autrement que par l'historicité, la rencontre intersubjective et la compréhension des significations individuelles et des valeurs, ont également réussi à occuper une place notable dans la démocratie et l'épistémologie scientifique. Grâce aux activistes académiques, philosophiques et scientifiques, elles ont gagné une part importante et vitale du terrain de la connaissance. Et c'est une bataille de tous les jours ! N'oublions pas que le Japon était prêt, en 2015, à fermer 26 facultés de sciences humaines et sociales jugées... inutiles<sup>5</sup>. Dans une tribune récente adressée au *Monde*<sup>6</sup>, des intellectuels s'inquiètent de la décision du président brésilien Jair Bolsonaro de supprimer les subventions publiques des études de sociologie et de philosophie faute de « retour sur investissement immédiat ». Cela rappelle la Roumanie de Ceausescu (dictature renversée en 1989) qui a supprimé les facultés de sociologie et psychologie...

Nous constatons que les multiples réaménagements de l'épistémologie des sciences ouvrent la voie à l'intersubjectivité comme aux processus singuliers, contextuels et historiques qui ne pourraient être compris par une simple lecture positiviste et scientiste imposée par les *gold standards*. En cela, l'orientation postpositiviste en épistémologie devient, a priori, entièrement compatible avec l'épistémologie psychanalytique ; elle semble de ce fait offrir à la psychanalyse une place légitime au sein des

<sup>3</sup> Voir l'analyse du livre proposée par Visentini (2017b).

<sup>4</sup> Traduction française publiée chez Exil, 2017.

<sup>5</sup> *Le Monde*, 17 septembre 2015. Consulté en ligne : [https://www.lemonde.fr/universites/article/2015/09/17/japon-vingt-six-universites-comptent-fermer-leurs-facultes-de-sciences-humaines-et-sociales\\_4760695\\_4468207.html](https://www.lemonde.fr/universites/article/2015/09/17/japon-vingt-six-universites-comptent-fermer-leurs-facultes-de-sciences-humaines-et-sociales_4760695_4468207.html).

<sup>6</sup> *Le Monde*, 06 mai 2019. Consulté en ligne : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/05/06/bresil-les-sciences-sociales-et-les-humanites-ne-sont-pas-un-luxe\\_5458932\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/05/06/bresil-les-sciences-sociales-et-les-humanites-ne-sont-pas-un-luxe_5458932_3232.html).

sciences et plus particulièrement au sein des SHS. Mais la psychanalyse a-t-elle accepté de prendre cette place ?

### Sciences humaines et sociales (SHS)

Les SHS constituent – et c'est la principale thèse que sous-tend ce travail – un espace épistémique commun partagé, pour ceux qui veulent bien l'admettre, avec la psychanalyse. Cette proximité indéniable nous oblige à mieux comprendre les présupposés épistémologiques des SHS dont la diversité pourrait s'organiser, selon Berthelot (2012), autour de trois pôles :

Un pôle objectiviste, issu de l'idéal durkheimien de « considérer les faits sociaux comme des choses » et prônant une conception physicaliste de la science ; un pôle rationaliste et intentionnaliste, insistant sur la nécessaire compréhension des raisons des acteurs ; un pôle postmoderniste, textualiste et relativiste, enfin, rompant avec les précédents et endossant le risque d'une dissolution de toute scientificité (Berthelot, 2012, p. 6).

Nous reconnaissons, dans le troisième pôle proposé ici, la position choisie par la psychanalyse, encourageant ainsi le risque d'une dissolution de toute scientificité voire se mettant dans une position limite entre sciences et non sciences qui lui est souvent reprochée.

Pour Berthelot, diverses sciences sociales rencontrent des objets et des problèmes proches ; aussi, les formules et théories qui en découlent seraient transposables d'une discipline à l'autre. Les sciences sociales, au même titre que la psychanalyse, semblent concernées, épistémologiquement, par des questionnements transversaux liés à/aux :

- la difficulté à réduire la pluralité à une unité ;
- la connaissance par les sources ;
- la syntaxe adaptée à l'écriture de cas ;
- les apports de données quantitatives ;
- les sources transdisciplinaires ;
- les dialogues entre orthodoxie et hétérodoxie ;
- la démarcation entre le monde des signes et celui des choses ;
- les opérations de connaissance à l'œuvre ;
- les rapports entre diachronie et synchronie ;
- l'explication par l'histoire en tant que détermination empirique d'émergence des phénomènes (Franck, 2001) ;
- les systèmes terminologiques ;
- les schèmes d'analyse, de pensée et d'interprétation ;
- les limites du relativisme ;
- le nécessaire rapport à une connaissance potentiellement généralisable ;
- le refus des théories à prétention universelle ;
- les difficultés de donner à la pluralité du tableau un contenu conceptuel homogène ou un langage protocolaire unifié, etc.

La position épistémologique adoptée par Berthelot et ses collègues face à la multiplicité de choix et de questionnements est la suivante :

(...) la seule voie raisonnable est celle d'une discussion argumentée : (a) cherchant à remonter aux postulats impliqués par les diverses positions et approches en sciences sociales et à en clarifier les fondements et les implications ; (b) invitant à leur évaluation à partir du triple critère rationnel de crédibilité des axiomes, de cohérence des propositions et des termes, de fécondité empirique des programmes (Berthelot, 2012, p. 17).

Pour ce qui concerne l'interminable débat à propos de la preuve en SHS, Busino questionne : « Comment dans la pratique quotidienne s'opère la justification, comment nos disciplines

fabriquent et puis utilisent les "preuves", comment la communauté scientifique les légitime ou les rejette » (Busino, 2003, para. 8). Et, plus précisément, « comment attribuer la valeur de preuve à des constructions élaborées dans un contexte donné, par des agents donnés, en vue d'objectifs donnés, à des preuves qui sont, en somme, des activités sociales ? » (para. 62). Comment s'opère tout cela dans une discipline au sein de laquelle la vérification d'une théorie par l'expérience reste aléatoire et la connaissance hautement déterminée par l'intersubjectivité et un contexte historique unique ? Busino répond en pointant un raisonnement qui relève, dans les sciences sociales, « davantage de l'argumentation que de la démonstration pratiquée dans les systèmes axiomatiques formalisés » (para. 149). En effet, en sciences sociales, comme en psychanalyse, il est question de production de sens et de significations, de preuves indépendantes des théories, de domaines de connaissance qui ne sauraient établir des lois nomologiques, qui se servent plus des langues naturelles que des langues formelles, faisant appel à la « méthode des approximations successives, grâce à des modèles partiels et partiels, constamment dépassés ou généralisés » (Busino, para. 151).

Marshall et Rossman (2016) étudient à leur tour les modalités permettant de rendre une recherche qualitative (RQ) systématique et... démocratique, en incorporant les défis posés par les études critiques. Pour ces auteures, la RQ :

- est fondée sur un raisonnement complexe naviguant entre déduction et induction ;
- voit le monde social comme holiste et complexe ;
- engage une réflexion sur le rôle et l'identité du chercheur ;
- reste attentive aux identités sociales/biographies et à la manière dont elles influencent l'étude ;
- conduit des enquêtes systématiques.

Nous reviendrons dans la partie consacrée à la méthodologie à ces deux auteures fondamentales pour le présent parcours. Retenons pour l'instant une série de questions qu'elles posent à propos de la fiabilité et qui me semblent incontournables au cours d'une RQ : Croyons-nous aux affirmations d'un rapport de recherche ? Sur quel terrain théorique les jugeons-nous crédibles ? Quelles preuves sont présentées à l'appui des allégations ? Comment évaluons-nous les preuves/arguments ? Les allégations sont-elles potentiellement utiles pour la problématique ?

L'instrument d'une RQ étant principalement le chercheur, suggérer qu'il est « fiable » ne suffit pas pour rendre sa recherche crédible. Il est dès lors indispensable, selon Marshall et Rossman, de distinguer les traits qui rendent crédibles et *augmentent la probabilité* que les interprétations sont dignes de confiance au sein d'une communauté scientifique. L'on observe par conséquent la présence de critères méthodologiques flexibles, la clarté et l'ouverture du processus analysé, la clarté du raisonnement et l'utilisation du soutien par des tiers (chercheurs, théories alternatives), la preuve de la réflexivité du chercheur. L'on annonce clairement ses objectifs : construire des connaissances situées, explorer des caractéristiques, générer des descriptions et des compréhensions de processus individuels et/ou intersubjectifs, questionner et critiquer ce qui est considéré comme acquis, générer des implications pragmatiques pour les praticiens, etc.

Nous avons reconnu, dans certains des énoncés fondamentaux énumérés, la forte similarité des problématiques épistémologiques rencontrées par la psychanalyse et les SHS. Notons que malgré l'évidente transversalité des questionnements (concernant le réductionnisme, le dialogue entre orthodoxie et hétérodoxie, les limites du relativisme, l'universalité des théories, etc.), il demeure, en psychanalyse, le problème des modalités permettant de rendre une recherche qualitative systématique et démocratique, modalités que proposent Marshall et Rossman et qui restent méconnues

voire soigneusement évitées dans la recherche psychanalytique. Nous y reviendrons.

### Psychanalyse

Qu'en est-il de l'épistémologie psychanalytique, ce domaine souvent considéré comme particulier et particulièrement isolé des autres épistémologies pour l'inconsistance de ses critères scientifiques ? Nous avons vu, avec Soler (2009), que les significations du vocable « épistémologie » sont multiples, évolutives, et font référence à des pratiques hétérogènes voire antagonistes, ce qui plaide en faveur d'une démocratie scientifique impliquant une somme de regards particuliers.

L'hétérogénéité et l'antagonisme sont manifestes lorsqu'on vient à l'épistémologie psychanalytique, face à laquelle les visions sont clairement polarisées, oscillant entre la tyrannie de la loi imposée par le modèle physique et l'evidence based, et celui d'une extraterritorialité privilégiant la connaissance du sujet, et donc méconnaissant l'immense entre-deux des positionnements scientifiques. À ce propos, Visentini (2017a) rappelle :

Pour les détracteurs de la psychanalyse, ces [opposables à la science] sont la marque de la pseudo-scientificité et du dogmatisme archaïque de la pratique analytique, dont il faudrait débarrasser les institutions de soin, afin de libérer les patients d'abus interprétatifs et de flous théoriques lesquels ne seraient qu'importants de basse littérature dans le champ psychothérapeutique ; par là même, il s'agirait pour eux de libérer les institutions de recherche d'une discipline inutile et datée (Meyer, 2005). Ces analystes et leurs détracteurs s'accordent sur un point : essentiellement, la psychanalyse ne pourrait pas être scientifique ; elle serait quelque chose d'autre (Visentini, 2017a, p. 82-89).

Sans distinguer ici clairement la démarche clinique et la démarche de recherche ainsi que la forme écrite d'une présentation de recherche, Visentini (2015) repère trois manières de faire allant du dogmatique au critique :

*Primo*, nous reprenons et appliquons dans la clinique les connaissances que nous ont apprises nos maîtres-formateurs (analystes, enseignants). *Secundo*, nous les retravaillons, au contact de la clinique, mais en vase clos, en dehors de tout lien aux autres savoirs d'époque. *Tertio*, en plus de les réélaborer grâce aux enseignements cliniques, nous les confrontons au champ plus large des savoirs scientifiques contemporains, à leurs critiques multiples et croisées de la méthode, de l'objet et des résultats analytiques (Visentini, 2015, p. 3-4).

Visentini défend, à juste titre, une psychanalyse freudienne humaniste, fondée sur des bases scientifiques, et souligne la répétition *ad libitum* de concepts acquis comme défense intellectuelle contre un danger supposé ou réel. Il est difficile de savoir si l'armure intellectualisante est une réaction défensive qui remonte, historiquement, aux attaques nazis de la « science juive », si les sciences du XX<sup>e</sup> siècle ont attaqué la psychanalyse en raison de son imperméabilité épistémologique et de son extraterritorialité, ou s'il s'agit d'une construction circulaire. Vaste sujet que nous ne pouvons pas aborder ici.

Perron (2010) complète les questionnements épistémologiques psychanalytiques en proposant une « science du devenir psychique » dont les modèles pour la recherche seraient :

- le modèle taxinomique (a priori inadéquat à l'objet psychanalytique ; Freud lui-même s'affranchit, selon Perron, du modèle classificatoire) ;

- le modèle de la biologie (analyse fonctionnelle obéissant à certaines lois générales permettant l'élaboration d'un modèle : hystérique, etc.) ;
- le modèle de la clinique (mise en évidence de modalités individuelles de fonctionnement dans le cadre d'un échange analytique) ;
- le modèle historique (central pour Freud, « archéologue de l'âme » qui favorise la reconstruction historique individuelle au cours de la cure) ;
- le modèle des sciences exactes (les règles canoniques de la recherche).

L'on peut constater, en étudiant la position de Perron qui est tout à fait louable en raison des ponts qu'elle propose, que la référence aux SHS et à leur épistémologie ou méthodologie plurielle passe sous silence, malgré le fait que ses modèles de la clinique et de l'histoire partagent certains traits avec les SHS.

Dans une perspective très semblable, Pragier et Faure-Pragier (2007) réactualisent les modèles scientifiques freudiens qui s'inspiraient de la physique newtonienne, de la neurologie ou encore de la biologie ; ils relient de façon admirable le projet psychanalytique aux notions de « chaos déterministe », d'« auto-organisation », de discontinuité, de « bruit », de « structure dissipative », ainsi qu'à d'autres notions quantiques ou immunologiques. Ces ouvertures illustrent de manière fort intéressante à la fois le fonctionnement psychique, son organisation et ses transformations, et les possibles croisements disciplinaires ; elles démontrent, conjointement, la difficulté constante à s'intéresser aux concepts issus des SHS malgré le projet et le titre de l'ouvrage : *Repenser la psychanalyse avec les sciences*. Avec les sciences dures, précisons-le.

Également interpellé par la scientificité de la psychanalyse, Forest (2010) apporte des éléments d'épistémologie en revenant sur la démarche freudienne (enracinée, comme nous le savons, dans la médecine, dans la psychologie dynamique du XX<sup>e</sup> siècle, dans la philosophie de l'associationnisme ou encore dans les imaginaires de la technique). L'auteur replace ces éléments de méthode freudienne dans l'histoire des sciences selon une approche inédite : en appliquant le modèle dit « réticulaire » (structure en réseau sur laquelle circule un fluide dont le flux est régulé par une fonction). En fondant sa réflexion sur ce modèle essentiel de l'épistémologie freudienne, Forest souligne à la fois l'ambition du père de la psychanalyse de construire une discipline scientifique et de s'assurer contre le réductionnisme scientifique, « car le réseau est synonyme de déterminations multiples et s'oppose aux causalités linéaires et réductrices » (p. 5). Forest entend par système réticulaire « l'association d'une structure, d'un atome notionnel, d'un flux et d'une fonction qui en régule la circulation » (p. 7). Ce système s'opposerait donc au déterminisme et à l'asservissement, et assure, par l'acte analytique, une liberté fondamentale du sujet<sup>7</sup>.

Si Forest illustre brillamment le passage freudien du neurone à la représentation pour mieux élaborer un nouveau déterminisme fondé sur le refoulement et le conflit psychique, s'il ouvre des pistes pour la recherche théorique et consolide les bases épistémologiques de la psychanalyse, nous rencontrons la même constante qui maintient le flou quant aux rapports aux sciences et à la méthodologie de recherche : il n'est toujours pas fait référence au modèle des SHS. En insistant, preuve à l'appui, sur l'indéterminisme de la culture psychanalytique, il se dégage, en filigrane, une épistémologie incitant à l'isolationnisme scientifique de la psychanalyse, que dénonce Castel :

<sup>7</sup> Freud passe progressivement d'un modèle causal positiviste à un modèle explicatif plus constructiviste.

Sans qu'il soit facile d'en dater l'apparition, on a donc assisté depuis environ une quinzaine d'années à la lente émergence d'un nouveau sous-genre de cette épistémologie « psychanalytique ». On pourrait la qualifier d'épistémologie psychanalytique autovalidée. Son principe est simple : l'objet de la psychanalyse, le réel spécifique dont elle parle, n'est accessible que de l'intérieur de la psychanalyse, en référence à ses propres concepts, et dans le cadre de ses propres pratiques, et donc, toute critique épistémologique standard, qualifiée d'extrinsèque, est inapte à saisir la rationalité immanente de la psychanalyse (Castel, 2018, p. 101).

Et qu'entendons-nous, au-delà des sous-genres présents dans le paysage, par épistémologie psychanalytique ? Il existe, comme rappelé précédemment, une épistémologie générale des sciences constituée à la fois d'un discours réflexif faisant retour sur les sciences (présuppose la science et vient forcément après elle), et d'un discours critique qui juge, discute le bien-fondé et la portée des propositions et des méthodes scientifiques (Soler, 2009). En plus de cela, l'ensemble est constitué d'épistémologies régionales, instituées par des disciplines et des pratiques particulières ; chacune défend, à partir de ses découvertes, des discours spécifiques positionnés dans l'entre-deux de la philosophie des sciences et d'élaborations critiques particulières et évolutives générées par les pratiques. Si l'épistémologie est une étude critique des sciences visant l'origine logique, la valeur et la portée de la connaissance, qui est-il habilité à mener cette entreprise critique ? Est-ce que des psychanalystes pris dans la dissonance cognitive de leur discipline (Poenaru, 2019b) sont-ils en mesure d'élaborer un discours critique de leur science... à l'aide de la logique scientifique et des présupposés de la philosophie des sciences ?

Je ne pense pas qu'une épistémologie de la psychanalyse soit véritablement d'essence épistémologique – c'est-à-dire réponde aux critères qui définissent l'épistémologie – sans un cadre de pensée indépendant et holiste (Poenaru, 2018), supposant une enquête qui tolère le jeu avec les frontières disciplinaires. L'enquête en question devrait mobiliser un examen permanent de l'élaboration des opérateurs psychanalytiques dans leur relation avec les apports et les limites des sciences, sans oublier les rapports avec l'histoire (ancienne et contemporaine) et l'environnement. Si les débats font rage et menacent l'existence de la psychanalyse, c'est bien en raison de ces faiblesses épistémologiques, manquant systématiquement de retours réflexifs sur les sciences et les alternatives théoriques.

### Considérations méthodologiques

La principale thèse sous-tendue par notre parcours défend donc l'idée que la référence (incontournable) aux SHS – et plus particulièrement à sa méthodologie incluant des aspects formels – serait méconnue des psychanalystes malgré la filiation indéniable. Il serait important de rappeler ici quelques repères qui me semblent indispensables pour la réflexion sur le fond, la forme et leurs interactions dans le processus de construction de la connaissance scientifique impliquant la connaissance psychanalytique.

#### Sciences humaines et sociales (SHS)

Ce domaine de recherche regroupe des disciplines étudiant divers aspects de la réalité humaine sur le plan de l'individu et sur le plan collectif. Après avoir été fortement influencées par le positivisme logique, le behaviorisme et les sciences cognitives, l'on constate, dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, un retour de la subjectivité dans la méthode, que confirment les approches de Marshall et Rossman

(2016) et de Paillé et Mucchielli (2016). Ces auteurs d'outre-Atlantique nous servent de guide dans une francophonie européenne qui s'intéresse relativement peu à ces questions, ce qui explique notamment les troubles présents dans ce champ d'étude. Nous allons nous intéresser brièvement à la recherche et à l'analyse qualitative en SHS ainsi qu'à une méthode spécifique et transverse, l'étude de cas.

#### Analyse qualitative (AQ) : brève revue

Pour Marshall et Rossman (2016), des changements séismiques sont intervenus les dernières années dans la recherche qualitative (RQ) qui inclut dorénavant : la philosophie, l'histoire, les études genres, la discussion, l'enquêtes multimodales, les discours critiques, l'étude de cas, les théories ancrées, l'auto-ethnographie, etc. Comme mentionné précédemment, l'on incorpore actuellement les défis posés par le postmodernisme, le féminisme, les études critiques (races, etc.), ce qui modifie radicalement le *design* de la RQ, en visant ainsi une certaine démocratie de la recherche. Les principales caractéristiques de la RQ sont :

- a lieu dans le monde naturel (et par conséquent social) ;
- se base sur des méthodes multiples respectant l'humanité des participants ;
- est focalisée sur le contexte ;
- est émergente et évolutive plutôt que strictement préfigurée ;
- est fondamentalement interprétative.

L'AQ peut être définie comme :

(...) une démarche discursive de reformulation, d'explicitation ou de théorisation de témoignages, d'expériences ou de phénomènes. La logique à l'œuvre participe de la découverte et de la construction de sens. Elle ne nécessite ni comptage ni quantification pour être valide, généreuse et complète même si elle n'exclut pas de telles pratiques. Son résultat n'est, dans son essence, ni une proportion ni une quantité, c'est une qualité, une dimension, une extension, une conceptualisation de l'objet (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 11).

Cette approche donne la priorité à la recherche par l'activité de l'esprit humain et par un rapport au monde incarné sollicitant tous les sens humains. Afin de renforcer le caractère scientifique de cette démarche particulière, les opérations d'analyse sont systématisées et définies avec rigueur, sans que l'analyse soit réductible aux opérations : « cette essence de l'analyse qualitative n'est pas quelque chose d'éthéré, bien au contraire il est question d'opérations concrètes de recherche » (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 11). Dans ce cadre de l'enquête anthropo-sociologique, l'AQ réalise une herméneutique et progresse à mesure d'efforts de compréhension et d'essais d'interprétations dont rend compte le chercheur tendu entre ce que l'on sait déjà et ce qui émerge du terrain. Ces auteurs plaident en faveur de l'examen phénoménologique des données d'entretien, quelle que soit la méthode d'analyse retenue. Sous un angle pratique, plusieurs techniques et méthodes qualitatives peuvent être envisagées :

- analyse contextualisante, configurationnelle et systémique ;
- analyse en mode écriture ;
- analyse par questionnement analytique ;
- analyse thématique ;
- analyse à l'aide de catégories conceptualisantes.

Mis à part la confrontation avec certains termes inhabituels, je considère une fois de plus que rien, dans ce qui précède, ne peut heurter l'esprit psychanalytique et la nature actuelle de la recherche psychanalytique. Le rejet de ces présupposés signifie, à mon sens, le rejet de la scientificité. Nous y reviendrons.



Marshall et Rossman (2016) accordent une place centrale au concept de *trustworthiness* (confiance), nécessaire héritage de l'approche scientifique traditionnelle fondée sur des critères de fiabilité (de l'instrument), de validité, d'objectivité, de généralité qui ne sont tout simplement pas applicables à la RQ. Le chercheur étant un instrument dont la fiabilité n'est pas mesurable, nous devons nous assurer, par la délimitation de nouveaux critères, que l'auteur est crédible et que son interprétation des données est « digne de confiance ». En définissant clairement le type de recherche (creuser un processus, un phénomène, une dynamique individuelle et/ou collective), ses objectifs, son cadre de référence, sa posture/position générant un savoir situé (selon le genre, la profession, les fonctions occupées, l'orientation théorique, le rôle, l'éthique, la manière dont les phénomènes ont été expérimentés personnellement, etc.), le type de recueil de données, les critères de sélection et d'analyse des données, les limites de son approche, le chercheur apporte la preuve de sa réflexivité et de son esprit critique.

Maxwell (2012) établit une liste des critères de validité d'une RQ :

- recherche d'explications théoriques alternatives ;
- recherche de preuves divergentes et de cas négatifs ;
- triangulation (collecte de données à partir de sources multiples, à l'aide de méthodes multiples et d'angles théoriques multiples) ;
- solliciter les avis de ceux qui sont familiers avec le cadre et des étrangers ;
- contrôle des membres ;
- richesse des données ;
- quasi-statistiques pour évaluer la quantité de preuves ;
- comparaison.

Les critères de validité mentionnés sont souvent absents dans la recherche psychanalytique et c'est le deuxième point faible notable, avec celui des modalités permettant de rendre une recherche démocratique et systématique (voir plus haut). Le critère qui attire le plus mon attention est celui concernant la triangulation : nous voyons qu'il fait appel à des sources multiples, des méthodes multiples et des angles théoriques multiples. Voici un critère d'une importance capitale et qui est vraisemblablement manquant en psychanalyse, exposant les chercheurs à l'isolement/exclusion scientifique !

#### Étude de cas

En RQ, l'étude de cas est conçue comme un *genre* à part, à côté de divers autres : éthologie humaine, psychologie écologique, ethnographie holiste, anthropologie, anthropologie cognitive, ethnographie de la communication, interactionnisme symbolique, sociolinguistique, ethno-méthodologie, évaluation démocratique, ethnographie néo-marxiste, féminisme.

L'étude de cas est considérée par Marshall et Rossman (2016) comme la stratégie de recherche la plus complexe, en raison de son éclectisme méthodologique comportant la jonction de plusieurs perspectives d'analyse et de genres ; elle se focalise explicitement sur le contexte et les interactions dynamiques à travers le temps en favorisant l'intensité et la profondeur des données, comme les interactions entre le cas et le contexte. Le critère de généralisation dans ce cas associé au concept philosophique de *phronesis* (prudence) implique, pour Marshall et Rossman, une connaissance pratique et contextualisée en même temps qu'une sagesse pratique et... du bon sens.

Ce genre particulier fait l'objet, comme nous le savons, de controverses scientifiques multiples que je n'aborderai pas afin que nous restions focalisés sur les rapports existants et possibles entre SHS et psychanalyse. Notons néanmoins que Flyvbjerg

(2006) étudie cinq malentendus bien connus concernant la recherche par cas et les révisé comme suit :

- les théories prédictives et universelles ne peuvent pas être repérées dans l'étude des dynamiques humaines. La connaissance concrète et contextuelle semble plus précieuse que la vaine recherche de théories et d'universels prédictifs (p. 7) ;
- on peut généraliser sur la base d'un seul cas, et l'étude de cas peut être centrale pour le développement scientifique via la généralisation comme supplément ou alternative à d'autres méthodes. La généralisation formelle est surévaluée en tant que source de développement scientifique, alors que « la force de l'exemple » est sous-estimée (p. 12) ;
- l'étude de cas est utile pour la production et la vérification d'hypothèses, mais elle n'est pas limitée à ces seules activités de recherche (p. 13) ;
- l'étude de cas ne contient guère plus de biais en faveur de la vérification des notions préconçues du chercheur que les autres méthodes d'enquête. Au contraire, l'expérience montre que l'étude de cas contient un plus grand biais envers la falsification des notions préconçues qu'envers la vérification (p. 17) ;
- il est clair que synthétiser une étude de cas est souvent difficile, surtout en ce qui concerne les processus en jeu. Cela est moins clair pour ce qui concerne les résultats du cas. La difficulté de synthétiser les études de cas, cependant, est plus souvent due aux propriétés de la réalité étudiée qu'à l'étude de cas en tant que méthode de recherche. Souvent, il n'est pas souhaitable de synthétiser et de généraliser les études de cas. Les bonnes études doivent être lues comme des récits à part entière (p. 25)<sup>8</sup>.

Il manque dans le débat concernant l'étude de cas son exploration par des algorithmes, qui parviennent actuellement à produire des milliers de données personnelles (*targeting*) à partir de notre activité sur Internet et sur les réseaux sociaux. Sans que cela soit au centre de notre examen, il serait intéressant d'examiner les nouvelles modalités d'étude et d'exploitation/extraction numérique du cas à l'intersection du *big data*, de la guerre économique, de la manipulation psycho-neuro-comportementale visant la consommation, la fabrication du consentement et des opinions politiques, etc. Car il me semble que ces tendances bouleversent les canons de l'incontournable généralisation et rendent obsolète l'induction qui s'y attache.

#### Discussion : le fond, la forme, la clinique et la recherche

Le terme « psychanalyse » dissimule une profusion d'approches théoriques, de dispositifs cliniques et de recherche en lien avec des populations allant des tout petits (dyade mère-enfant) aux adultes concernés par diverses problématiques psychopathologiques et sociales. Les dispositifs cliniques peuvent s'étaler sur un large spectre allant de la cure-type sur le divan (supposée exposer l'analysant au plus profond de son inconscient et sans toujours viser la guérison car elle viendrait de surcroît) aux psychothérapies en face-à-face centrées sur les signes cliniques, leur élaboration et leur résolution (partielle ou totale). Ce qui réunit la pluralité des dispositifs et des approches, c'est une certaine appréhension de l'inconscient individuel et de ses incidences. Nous nous intéressons ici – pour simplifier et pour répondre à notre objectif de questionner prioritairement le cadre théorique scientifique – à la forme « générique » donnée à l'écrit psychanalytique, qu'il s'agisse d'une étude de cas ou d'une étude théorique. Les raisons de cette focalisation sur la forme tiennent aux difficultés méthodologiques et épistémologiques posées par la présentation de travaux à des fins de RQ.

<sup>8</sup> Traduction par l'auteur.

L'investigation en clinique psychanalytique individuelle est constituée d'au moins cinq niveaux interconnectés :

- formation ;
- interventions cliniques ;
- études de cas ;
- explorations théoriques et/ou cliniques ;
- communications orales et/ou écrites.

Explorer dans l'approche clinique psychanalytique signifie « orienter » l'entretien selon sa position sociale, ses appartenances théoriques voire ses croyances, vers l'inconscient individuel, ses conflits, ses défenses, etc. Nous recourons pour cela à des questionnements ouverts et non directifs, à des incitations à la remémoration et aux associations libres, à des interprétations de mouvements intersubjectifs (transféro-contre-transférentiels), à l'élaboration des pulsions à l'œuvre, etc. Une des émanations de cette pratique, lorsqu'elle en vient à la recherche, est l'écriture (du cas, d'interrogations clinico-théoriques, etc.). Si le clinicien est intéressé, pour diverses raisons, par les échanges avec des tiers (de sa discipline ou d'autres disciplines), il a la possibilité de présenter ses questionnements, ses hypothèses et ses éléments de compréhension dans le cadre de présentations orales (séminaires, conférences, etc.) ou de présentations écrites (ouvrages, articles, etc.).

Pour l'étude de cas, les objectifs d'une extraction de données et de leur communication sont multiples et rejoignent généralement ceux des sciences : confrontations à des tiers, questionnements des rapports entre particulier et général, avancements théorico-cliniques, etc. L'approche du chercheur est naturellement hybride : phénoménologique, herméneutique, heuristique, etc. [Visentini \(2017a\)](#) souligne une série de problèmes posés par l'écriture et la présentation du cas en psychanalyse à des fins de recherche :

Ce décrochage par rapport aux exigences contemporaines de la recherche est pointé par les critiques extra-disciplinaires de nos écrits cliniques (manque d'empathie, faiblesse des problématiques, non séparation *minimum* des données et des interprétations, absence de discussions critiques des interprétations, platitude et naïveté des descriptions, tendance au compte-rendu d'expérience, au témoignage personnel – « ma clinique » –, non lecture des travaux des pairs, essentialisme, manque de prudence théorique ; risques non suffisamment contrôlés de surinterprétation/mésinterprétation ; reconduction clandestine de préjugés personnels ou sociaux ; manque de réflexivité sur les destinataires ; résistances à l'effort pour trouver des modes d'évaluation quantifiable – quelque spécifiques et adaptés qu'ils puissent être – des effets de nos pratiques) ([Visentini, 2017a](#), p. 15–16).

Côté cliniciens et chercheurs, [Laufer, Lepoutre, et Visentini \(2017\)](#) questionnent la pertinence d'une opposition de deux régimes d'écriture : scientifique et poétique. Le premier contraint l'auteur à segmenter, stratifier, limiter. Faire science, de cet angle de vue, suppose-t-il une castration insupportable qui pose problème car implique le renoncement aux fils poétiques du langage et de la jouissance ? Qui implique la confrontation avec le tiers et la réalité ?

Il n'y a pas de forme sans fond, la première ayant sa source dans le deuxième. C'est sous l'effet de la résistance à l'indicible du fond que se présente la forme ([Kahn, 2001b](#)). La mémoire du cas, comme du fond théorique qui convoque l'intersection pulsionnelle du clinicien et du patient, sont dans la forme, forcément un déguisement du fond. Car jusqu'où peut-on aller trop loin pour dire la folie à deux et le vécu sensoriel, sexuel ou affectif d'un

traitement ? Il est vrai que c'est à ce défi et à cette science de la vérité intime que nous convoque Freud en inventant la psychanalyse : repérer, reconnaître et nommer des mouvements latents indicibles, honteux, culpabilisants, conflictuels, afin de les faire accéder à la conscience (et à la connaissance) et de les traiter. Mais quelle que soit l'audace du clinicien-chercheur et sa capacité à convoquer le conscient, le préconscient et l'inconscient, la mise en mot est une mise en forme qui dévoile le fond en le voilant. Il n'y a pas d'autres voies de connaissance que par la castration/dislocation de la référence originelle et par la différenciation. « La forme réalise le but et assure la fonction » ([Kahn, 2001](#), p. 1004).

Le chercheur n'a donc d'autre choix qu'une présentation formelle de ses intentions en renonçant ou en déguisant la part folle des pulsions qui ont animé la rencontre intersubjective. L'encadrement formel inclut la description de vignettes cliniques, de bribes de rencontres, transformées par l'après-coup de la censure évidemment et sur lesquelles peut s'opérer une analyse qualitative. Ce sont autant de biais et c'est la seule voie d'accès pour traiter et connaître l'inconscient !

Quant au cas particulier de l'écriture poétique mentionnée plus haut ([Laufer et al., 2017](#)), je suis d'avis que rien, dans la forme scientifique telle que je l'ai présentée, ne s'oppose à son expression. Un chercheur a tout intérêt à l'explorer – si tel est son objectif – pour extraire ou questionner une connaissance particulière. Simplement, la forme poétique, pour prendre aussi une forme scientifique, se doit d'être encadrée par des critères rigoureux répondant aux exigences du projet scientifique que nous avons étudiées. Les SHS étant un domaine d'exploration fondé sur l'hybridation des approches, elles autorisent, dans certaines conditions – et c'est la spécificité de ces sciences – toutes les formes d'expérience subjective et intersubjective, puisqu'elles partent du présumé essentiel que la connaissance des particularités de l'humain n'est possible que dans ces conditions.

Au vu des multiples malentendus examinés, je considère qu'il existe une confusion entre le fond, la forme, la clinique et la recherche qui me semble emblématique du rapport que la psychanalyse entretient avec les sciences. C'est la raison pour laquelle je propose une focalisation particulière sur cette confusion centrale qui illustre un ensemble de présupposés épistémologiques et méthodologiques aux effets malheureux sur la scientificité de la psychanalyse.

*La psychanalyse n'est pas une science.* Toute clinique, en médecine comme en psychanalyse, est un art du soin et non pas une science. Elle est encadrée par les sciences, par une ou des approches théoriques. Elle dépend également de l'expertise du clinicien et de la rencontre intersubjective. Nous avons vu auparavant que rien n'est prédictible dans les sciences humaines et sociales. Pour ces motifs, les deux activités de pensée mobilisées par la clinique versus la recherche exigent des opérateurs conjointement communs, différents et interdépendants. Une approche théorico-clinique devient science uniquement lorsqu'elle devient terrain pour une extraction de données, une analyse et une communication scientifique visant à développer les connaissances d'un domaine. Vue de cet angle, la clinique n'est qu'une étape dans un processus de recherche constitué de plusieurs niveaux qui, pris isolément, *n'ont pas de valeur scientifique*. La clinique, au fond semblable à « une vie de laboratoire » telle que décrite par [Latour et Woolgar \(1979\)](#), est un processus complexe impliquant des échecs, des refoulements, des croyances, des orthodoxies, des constructions et des déterminations sociales.

En clinique psychanalytique, le cadre suppose une approche théorique et épistémologique qui questionne la mémoire, les épreuves de la rencontre, l'écoute d'intentions psychiques travesties, transformées par la censure, les compromis, les causes, tout en veillant à la reconstruction individuelle, etc. En revanche, au sein de l'approche de recherche, le cadre questionne plus

spécifiquement les connaissances théoriques en s'intéressant par exemple aux opérateurs cliniques, à des processus et des variables, tout en ouvrant sur des critiques, la proposition de réaménagements théoriques et d'implications pragmatiques, etc. ; ce cadre de travail nécessite la définition d'un contexte, d'objectifs, d'une méthode, ainsi que la présentation ultérieure de résultats (qualitatifs), leur analyse, de nouvelles perspectives, etc. Cependant, les deux cadres décrits font appel aux talents, à l'expérience et à l'audace de l'auteur. Il existe, dans les deux cas, des prescriptions/critères exigeant de la part du clinicien une certaine rigueur ayant fonction de cadre structurant et tiercéisant : formation continue, bienveillance, responsabilité clinique, éthique, confrontation à des pairs (supervisions, communications), adhésion à des critères de recherche, considération de la triangulation théorique, etc. Sans ces confrontations, clinique et recherche se réduisent à des opinions personnelles, à des pratiques entre-soi, voire à des dogmes.

J'insiste sur ce point car les psychanalystes vivent actuellement dans les médias une nouvelle guerre idéologique nourrie par les polarisations incontournables suscitées par les réseaux sociaux et l'offensive antipsychanalytique lancée par Sophie Robert avec son film *Le Phallus et le Néant* (Océan Invisible Productions, 2019). Des professionnels reconnus, psychanalystes, professeurs, psychologues et psychiatres signent diverses tribunes et pétitions pour s'opposer à l'enseignement de la psychanalyse à l'université<sup>9</sup> tandis que d'autres professionnels signent d'autres tribunes<sup>10</sup> et pétitions pour avancer que la psychanalyse est une science à part entière, que sa méthode est d'abord expérimentale, tout en méprisant cette méthode qui n'apporte « rien de plus que des rééducations ». L'Autre (scientifique) n'est donc pas potentiellement tiercéisant, apportant un angle de vue supplémentaire sur un objet forcément regardé – et à plus forte raison au sein de la recherche – avec des outils réductionnistes, comme le souligne Soler (2009). Il manque, de mon point de vue, au sein de ces échanges virulents, une perspective (auto)critique autorisant une vision plus claire des forces et des faiblesses de la psychanalyse comme des sciences, ainsi qu'un avenir plus adapté à l'actualité scientifique et environnementale.

## Conclusion

Avec le souci d'apporter au lecteur une série de connaissances et de pistes de réflexion relatives à des enjeux académiques et scientifiques qui me paraissent très importants dans le climat culturel actuel, le présent travail questionne les relations complexes et très semblables qu'entretiennent psychanalyse et SHS, et soutient la thèse d'une transterritorialité de la psychanalyse malgré les relations ambivalentes que nous avons pointées. Il milite pour une intégration des principes des SHS dans la recherche psychanalytique et tente de souligner les convergences et les divergences qui font que l'approche psychanalytique est clairement une démarche scientifique répondant aux critères des SHS tout en présentant quelques insuffisances épistémologiques et méthodologiques au niveau de : la perspective holiste, la triangulation théorique au sein des discussions, la forme des présentations de recherches qualitatives. Le psychanalyste est, malgré les lacunes soulignées, un chercheur analyste qualitatif qui s'ignore (Gilbert, 2020, sous presse).

Je voudrais m'attarder encore sur quelques aspects, parmi les multiples évoqués, qui m'ont paru les plus saillants au cours de

cette étude. Le premier concerne la *triangulation*, puisqu'elle occupe une place centrale dans la psychanalyse. Nous savons que la triangulation est synonyme de représentation, de symbolisation, de distance suffisamment bonne, de maturation psychique, tout cela ancré dans la configuration œdipienne foncièrement triangulaire et organisatrice des liens à l'Autre. Les auteurs survolés (Marshall & Rossman, 2016 ; Maxwell, 2012) plus haut proposent la triangulation comme critère de validité d'une recherche qualitative impliquant la confrontation à des tiers chercheurs et à des tiers théoriques (recours à des alternatives théoriques). Comment peut-on interpréter les failles de la triangulation dans la recherche psychanalytique actuelle ? Refus des normes scientifiques et de la violence symbolique qu'elles incarnent ? Immaturité scientifique ? Méconnaissance des critères récents en SHS ? L'inconscient et l'accès à l'intime du sujet ne peuvent pas être obsolètes. Toutefois, si toute science, comme nous venons de le voir, est ancrée historiquement, par conséquent les théories freudiennes présentent des aspects obsolètes en raison de leur inadéquation à l'histoire contemporaine.

Le second aspect saillant découle de ce qui précède et concerne la *détermination historique des sciences*. Les SHS en font une pierre angulaire en avançant qu'il est impossible de justifier les dynamiques humaines autrement que par l'historicité et la rencontre intersubjective (Busino, 2003), tandis que Franck (2001) défend la thèse que l'histoire est la détermination empirique de l'émergence des phénomènes. Barreau (2013) souligne la négligence, par les chercheurs français, de l'inséparabilité histoire–philosophie des sciences, alors que l'épistémologie est entendue comme une perspective historique. Ma question est : Quelle est la place de l'Histoire dans les théorisations et la clinique psychanalytiques ? J'entends par histoire notamment celle du colonialisme (et ses effets sur la culture contemporaine), celle des femmes qui n'a pas été (n'est pas) la même que celle des hommes, des minorités et des noirs, celle des extractions massives de ressources pour la consommation de masse induite par un siècle de propagande économique, celle de l'environnement, des pollutions visuelles et chimiques... Car faire science psychanalytique – *non pas forcément dans la clinique* et dans le lien direct avec le patient, mais dans la recherche clinique – signifie à mon sens de prendre en considération également ces vérités, ces éléments historiques tabous, qui passent sous les radars et qui ne sont pas dans les manuels d'histoire, mais qui façonnent l'inconscient de l'individu contemporain, ses problématiques psychiques et le cadre politique qui s'y attache. La perspective critique holiste étant proposée ici comme la condition pour l'accès au savoir, elle suppose une superposition d'hypothèses en lien avec une pluralité de perspectives.

Enfin, le troisième aspect saillant se réfère précisément au *holisme*, devenu une évidence logique pour les SHS. En médecine, au-delà de l'approche *evidence based* qui fait l'objet d'une caricature, l'on admet, dans une perspective bio–psychosociale, que la rencontre clinique a lieu sur fond de complexité et d'incertitude, puisque le patient est mu par une multi-dimensionnalité dynamique constituée de déterminants qualitatifs et quantitatifs (McWhinney, 1996). Comment la psychanalyse intègre-t-elle l'agglomération de facteurs et de dimensions qui suggère que rien n'est isolé, par conséquent ni l'inconscient, ni les expériences précoces, ni les expériences post-infantiles, ni le contexte social, ni l'environnement ? Comment se positionne-t-elle vis-à-vis du présupposé holiste selon lequel rien n'indique en quels points d'un tout (individuel, bio–psychosocial, etc.) les modifications doivent-elles être effectuées ?

L'actualisation de la psychanalyse a lieu tous les jours, grâce aux recherches qui se déploient dans des pratiques privées et dans divers dispositifs étudiés par les laboratoires de psychologie clinique et psychopathologie à travers le monde. Il apparaît

<sup>9</sup> Voir, à titre d'exemple, la position prise par le site *Justice sans psychanalyse* : <https://www.justicesanspsychanalyse.com>.

<sup>10</sup> Voir la tribune de L'Obs « La psychanalyse est une science à part entière ». Consultée en ligne : <https://www.nouvelobs.com/justice/20191028.OBS20385/tribune-la-psychanalyse-est-une-science-a-part-entiere.html>.

néanmoins que la psychanalyse, au sens générique d'une théorie transversale, présente encore, comme nous l'avons constaté ici, quelques failles épistémologiques et méthodologiques faisant qu'elle ne cesse d'être exposée à la marginalisation. Si je lui souhaite une meilleure intégration académique et scientifique, ce n'est que parce que le sujet du monde contemporain est à risque de désubjectivation, comme le suggèrent de nombreux penseurs et chercheurs. Cela a lieu, actuellement, sur fond de manipulations globales<sup>11</sup> des élections, des comportements et des émotions via des likes et des algorithmes qui semblent toujours avoir une longueur d'avance pour entraîner des polarisations, des passages à l'acte, des addictions ordinaires au digital (Poenaru, 2019a), de l'excitation permanente des limites et de la pulsion scopique, etc. L'extension de la psychanalyse à ces contextes, via un gain de crédibilité scientifique, permettrait à la fois une meilleure compréhension de ces phénomènes sans précédent, la collaboration avec d'autres disciplines et l'élaboration d'actions politiques comme d'interventions cliniques adaptées au monde contemporain, supposant la prise en considération de nouveaux paradigmes de fonctionnement. Faute de quoi nous risquons d'entreprendre des traitements qui seront toujours mis en échec par le nouvel environnement (digital, culturel, social, etc.) et des algorithmes qui ciblent précisément le fonctionnement psychologique des individus.

#### Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

#### Références

Assoun, P.-L. (1993). *Freud et les sciences sociales*. Paris: Armand Colin.  
Bachelard, G. (1934). *Le nouvel esprit scientifique*. Paris: PUF (1946).  
Berthelot, J.-M. (Ed.). (2012). *Épistémologie des sciences sociales*. Paris: PUF.  
Busino, G. (2003). La preuve dans les sciences sociales. *Revue européenne de sciences sociales* (XLI-128). Retrieved from <https://journals.openedition.org/ress/377>.  
Canguilhem, G. (1965). *La connaissance de la vie*. Paris: Vrin.  
Castel, P.-H. (2018). Psychanalyse et épistémologie : comment s'extraire de l'impasse actuelle ? *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2), 100–105. <http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2018.07.001>  
Duhem, P. (1906). *La théorie physique. Son objet et sa structure*. Paris: Vrin (2007).  
Feyerabend, P. (1975). *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Paris: Seuil (1979).  
Feyerabend, P. (2014). *La tyrannie de la science*. Paris: Seuil.  
Flyvbjerg, B. (2006). Five misunderstandings about case-study research. *Qualitative Inquiry*, 12(2), 219–245. <http://dx.doi.org/10.1177/1077800405284363>  
Foucault, M. (1966). *Les Mots et les Choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard.  
Forest, F. (2010). *Freud et la science. Éléments d'épistémologie*. Paris: Economica.  
Franck, R. (2001). Histoire et structure. In J.-M. Berthelot (Ed.), *Épistémologie des sciences sociales* (pp. 317–356). Paris: PUF.

Gilbert, S. (2020). Quelques propositions relatives à l'intersection en psychanalyse et recherche qualitative : un enrichissement réciproque ? *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 4(1). (sous presse).  
Hanson, N. R. (1958). *Patterns of Discovery: An Inquiry into the Conceptual Foundations of Science*. Cambridge: Cambridge University Press.  
Harding, S. (2015). *Objectivity & diversity. Another logic of scientific research*. Chicago: The University of Chicago Press.  
Husserl, E. (1935). *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Paris: Gallimard (2004).  
Kahn, L. (2001). L'action de la forme. *Revue française de psychanalyse*, LXV(4), 983–1056.  
Kahn, L. (2001b). L'hallucinatoire, la forme, la référence. *Revue française de psychanalyse*, LXV(4), 1057–1074.  
Kuhn, T. (1962). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris: Flammarion (1972).  
Lacan, J. (1967). Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. In J. Lacan (Ed.), *Autres écrits* (pp. 243–259). Paris: Seuil (2001).  
Latour, B., & Woolgar, S. (1979). *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris: La Découverte (1988).  
Laufer, L., Lepoutre, T., & Visentini, G. (2017). Présentation. *Psychologie clinique*, 44(2), 5–11.  
Lejeune, C. (2014). *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer*. Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur.  
Marshall, C., & Rossman, G. B. (2016). *Designing qualitative research* (6th ed.). New York: Sage.  
Maxwell, J. A. (2012). *Qualitative research design: An interactive approach* (3rd ed.). Thousand Oaks, CA: Sage.  
McWhinney, I. R. (1996). The importance of being different. *British Journal of General Practice*, 46, 433–436.  
Meyer, C. (Ed.). (2005). *Le livre noir de la psychanalyse*. Paris: Les Arènes (2010).  
Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (4<sup>e</sup> éd.). Paris: Armand Colin.  
Perron, R. (2010). *La raison psychanalytique. Pour une science du devenir psychique*. Paris: Dunod.  
Poenaru, L. (2018). L'épistémologie : une enquête indépendante ? À propos du texte de P.-H. Castel Psychanalyse et épistémologie : comment s'extraire de l'impasse actuelle ? *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2), 127–130.  
Poenaru, L. (2019a). Sujet digital, excitation des limites, écran bêta. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 125–134.  
Poenaru, L. (2019b). La dissonance cognitive et disciplinaire de la psychanalyse. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(3), 234–331.  
Pragier, G., & Faure-Pragier, S. (2007). *Repenser la psychanalyse avec les sciences*. Paris: PUF.  
Quine, W. V. O. (1951). Les deux dogmes de l'empirisme. In P. Jacob (Ed.), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*. Paris: Gallimard (1980).  
Rheinberger, H.-J. (2014). *Introduction à la philosophie des sciences*. Paris: La découverte.  
Sellars, W. (1992). *Empirisme et philosophie de l'esprit*. Paris: L'Éclat (1956).  
Shapere, D. (1982). The Concept of Observation in Science and Philosophy. *Philosophy of Science*, 49(4), 485–525. <http://dx.doi.org/10.1086/289075>  
Soler, L. (2009). *Introduction à l'épistémologie*. Paris: Ellipses.  
Visentini, G. (2015). *Pourquoi la psychanalyse est une science*. Paris: PUF.  
Visentini, G. (2017a). La scientificité ouverte. « Controverses poppériennes » sur la méthode. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 1(2), 82–89. <http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2017.05.006>  
Visentini, G. (2017b). Objectivité, L. Daston, P. Galison, Les presses du réel, Dijon (2012). *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 1(3), 223–229. <http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2017.10.001>  
Wolf, C. T. (2013). L'organisme : un concept hybride et polémique. In J.-J. Kupiec (Ed.), *La vie, et alors ? Une histoire critique de la biologie* (pp. 267–281). Paris: Belin.

<sup>11</sup> Carole Cadwalladr, journaliste au quotidien indépendant *The Guardian*, est récemment d'avis (*Fresh Cambridge Analytica leak shows global manipulation is out of control*) que nous vivons dorénavant une manipulation globale qui échappe à tous les contrôles. Consulté en ligne : <https://www.theguardian.com/uk-news/2020/jan/04/cambridge-analytica-data-leak-global-election-manipulation>.